

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant. On s'inscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement. Trois PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

23 OCTOBRE 1880.

DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE

DE LA FRANCE

DANS LES DEUX AMÉRIQUES.

(Suite.)

Un relevé fait avec soin sur les registres de la police, à Montevideo seulement, a donné les résultats suivants :

Etats des étrangers arrivés à Montevideo depuis 1836 jusqu'à la fin de 1841.

Allemands	327.
Espagnols d'Europe	9,079.
Canariens	4,327.
Français basques et béarnais.	7,734.
Id. des autres départements.	983.
Sardes	8,598.
Total	28,248.

C'est en 1842 que l'immigration basque et béarnaise a été la plus forte : nous n'en connaissons pas exactement le chiffre, mais il a dépassé certainement celui de quatre mille personnes des deux sexes.

À la fin de cette même année, les immatriculations au consulat de France excédaient le nombre de neuf mille, sans y comprendre les femmes ni les enfants.

La population française, tant à Montevideo qu'à Maldonado, la Colonia, Mercedes, Paysandu, Salto, Minas, Cerro-Largo, Tacuarembó, Durazno et autres points de la vaste campagne de cette République, était évaluée à dix-huit mille âmes ; et cette évaluation nous paraît plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

Au moment de la seconde invasion de ce pays par les troupes de Rosas, les français qui purent se sauver abandonnèrent leurs intérêts pour se réfugier à Montevideo ; ils y étaient en si grand nombre, au commencement du siège, que après l'apparition de la menace circulaire d'Orliva (1er avril), ils purent organiser une légion de volontaires, forte de 3,000 hommes.

Nous venons de faire la recapitulation des véritables causes de la prospérité de cette République ; ce qui explique en même temps l'accroissement rapide de nos affaires commerciales dans un pays où les relations de la France ne datent que de 1822 ; mais où grâce à l'immigration volontaire de nos travailleurs, nous étions parvenus à importer en assez grande quantité des articles pour lesquels au-

cune nation industrielle ne peut entrer en concurrence ; pas même l'Angleterre (1).

Si l'on nous demande maintenant pourquoi notre commerce n'a pas fait les mêmes progrès sur la rive droite de la Plata que sur la rive gauche ; pourquoi aussi nos commerçants et nos travailleurs ne s'y sont pas répandus en aussi grand nombre que dans la Bande-Orientale ; nous répondrons avec pleine connaissance de cause, que la politique suivie par le général Rosas, depuis son avènement au pouvoir en 1829, et principalement depuis son usurpation déguisée en 1838, jusqu'à l'arrivée de lord Howden, avait toujours été hostile aux étrangers en général, mais spécialement aux français anciennement établis à Buenos-Ayres ; auxquels il n'a jamais pardonné d'avoir pris les armes, (pour leur défense) lorsqu'il assiégea la capitale argentine, au commencement de 1829 ; on sait qu'il était alors à la tête d'une armée indisciplinée, composée de gauchos et d'indiens Pampas auxquels il avait promis le pillage de la ville (2).

(Continuera.)

IMMIGRATION ET COLONISATION

DANS LA PROVINCE DE RIO-GRANDE.

Nous puissions de nouveaux et intéressants détails dans l'extrait que vient de faire le COMERCIO DEL PLATA, du message annuel

(1) Ces articles sont : les modes et nouveautés, la parfumerie, la passementerie, la chapellerie, la rubannerie, la bijouterie, les plumes de parure, les fleurs artificielles, la papeterie et librairie, le papier de tenture, les vitrifications, la porcelaine, les teintures préparées, les couleurs, les produits chimiques, les espèces médicinales, les tissus de soie purs ou mélangés de laine, tels que satins, gros de Naples, chalis, mérinos, bombasine, la cordonnerie pour femmes et pour hommes, les vœux cirés et vernis, les maroquins, moutons maroquinés, la sellerie et les draps fins, qui étaient devenus d'un usage assez général parmi la classe riche.

On a dit avec raison que, si nous avons obtenu une victoire sur les anglais en leur enlevant une partie du monopole dont ils ont joui pendant quelque temps, on pourrait aller plus loin ; tous les efforts de nos fabricants devraient tendre à baisser le prix des draps de qualités communes, et à produire des bayettes susceptibles de rivaliser avec celles des anglais, la consommation de ce genre de tissus étant très considérable, non seulement dans l'Uruguay, mais encore dans les provinces argentines, au Chili, en Bolivie et même dans le sud du Brésil.

(2) Tous les français et les italiens avaient été invités à s'organiser en garde nationale, pour préserver la ville du meurtre et du pillage dont Rosas l'avait menacée. Ils formèrent un corps urbain connu sous le nom de « Bataillon de l'ordre ».

du président de la province brésilienne de Rio-Grande-du-Sud, présenté à l'Assemblée Législative, dans la séance d'ouverture du 1er de ce mois.

Le Comercio fait précéder ces détails des réflexions suivantes, pleines de justesse et d'à propos.

« Que l'on compare ce qui s'est fait et ce qui se fait encore à cet égard, soit par les particuliers, dans cette province impériale, avec le « far niente » de la province de Buenos-Ayres sous l'administration de Rosas.

« Cependant, outre la grande extension de ses côtes maritimes et fluviales, cette province argentine a une étendue de territoire incomparablement plus grande, et des revenus infiniment plus abondants que la province brésilienne.

« Presque à la même époque où l'on établissait dans le Rio-Grande la colonie de São-Leopoldo, on organisait à Buenos-Ayres, quand Buenos-Ayres possédait un gouvernement ! la société d'émigration, et l'on y fondait la colonie écossaise de « Santa-Catalina », qui, vers la fin de 1828 (dernière époque où nous la visitâmes), comptait une population considérable, travailleuse et morale, une culture étendue et variée, un temple, des écoles et des édifices nombreux et élégants.

« Si depuis cette époque l'entrepreneur éprouva des embarras, l'autorité ne songea pas le moins du monde à lui venir en aide. Nous ignorons dans quel état se trouve maintenant cette colonie : Rosas qui rempli de balivernes cinquante pages de ses éternels messages, croit sans doute que cet objet est trop insignifiant et trop méprisable pour s'en occuper.

« Ce que nous savons, c'est que, en regard à la population nombreuse avec laquelle on commença la colonie de Santa-Catalina, en regard à l'importance du capital qu'on y a versé, et vu les progrès qu'elle a faits dans les premières années, elle aurait dû, avec la moindre protection du gouvernement, se trouver aujourd'hui dans un état cent fois plus avancé et plus prospère que celle de São-Leopoldo ; et cependant, elle se trouve beaucoup plus arriérée.

« Qu'on ne dise pas que la guerre civile l'a ruinée. Ce serait une fausseté notoire. Il n'y a pas eu, à vrai dire, de guerre civile dans la province de Buenos-Ayres depuis 1829, et même celle là ne dura que quatre ou cinq mois.

« Dans la province de Rio-Grande, au contraire, il y eut une véritable guerre civile pendant huit ou neuf ans ; et néanmoins, la colonie de São-Leopoldo a fait des progrès considérables.

« Ainsi donc : en cela comme en toutes choses, ce ne sont points des causes accidentelles ni indépendantes de la volonté humaine, qui produisent des résultats si différents dans les deux pays : la cause véritable est exclusivement dans le système ; elle vient de ce que, dans l'un, il y a un gouvernement, et que dans

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS. — Du 24 octobre 1880.

LA BONNE AVENTURE

ou
MÉRITE ET FORTUNE

La bonne aventure

O gué,

La bonne aventure !

VII.

GEORGETTE.

(Suite.)

Adroite comme une fée, elle travaillait vite et bien, gagnait douze sols en seize heures d'aiguille, et trouvait moyen de se faire adorer dans le quartier par sa bonne conduite, son obligeance, sa gaieté.

— Bonjour, voisin, dit-elle en entrant. Je viens vous demander si vous voulez que je fasse vos provisions ce matin. Voulez-vous ?

Isseuwa, seul, assis, la main dans ses cheveux, ne répondait pas.

— Comme vous avez l'air triste.

— Il y a bien de quoi, murmura l'artiste.

— Est-ce que M. Paul serait plus mal ? Je ne le vois pas.

— M'offrir de me déshonorer !... moi !

— Vous déshonorer, qui donc ?

— J'aurais passé vingt-deux ans de ma vie, poursuivait Isseuwa en s'animant, pour en venir à une pareille chu-

te ! J'aurais usé mes forces, épuisé mes ressources, vendu et livré ma dernière chemise afin de trouver le secret perdu de Bernard Palissy, et j'irais, après tant de veilles, de sacrifices et de fatigues, rebondir à mon nom, à celui de mon fils, et brocanter sous le nom d'un autre mes travaux !... Oh ! non, non !...

— C'est donc vrai, monsieur Isseuwa, ce qu'on m'a dit ?

— On vous a dit ?

— Qu'un riche marchand voulait vos poteries pour rien ?

— S'il les eût voulu pour rien, je les lui aurais données ; mais sans mon nom au revers, jamais !

— Comment, il exigerait... ?

— Il exige que je sacrifie en une heure une probité d'un demi-siècle.

— Si c'est possible !... Comme c'est mal d'abuser ainsi de la position des gens.

— N'est-ce pas mamz'el George ? Car enfin...

Mais, tenez, il faut absolument que j'aie le pain, sans cela j'étoufferais. Au revoir, mamz'el George.

— Espérez, monsieur Isseuwa, la mauvaise fortune se lassera de vous poursuivre. Dieu est bon, il ne vous laissera pas toujours dans la peine.

— Ah ! si ce n'était pas pour mon fils !... Voyez-vous, mamz'el George, quand on a eu deux enfants, et qu'on en a perdu un, on craint toujours...

— Vous aviez un autre fils ?

— Non, une fille.

— Oui.

— Vous ne m'avez pas dit cela ?

— Oh ! c'est que c'est tout une histoire. Une folie de jeunesse.

— Et y a-t-il longtemps qu'elle est morte ?

— Elle n'est pas morte ; mais, pour moi, c'est tout comme.

Elle m'a été enlevée par sa mère, une grande dame, qui a voulu l'élever auprès d'elle, dans son château. A l'heure qu'il est, elle serait grande comme vous. Au revoir, mamz'el George.

Et l'artiste s'élança dehors.

VIII.

PAUL.

— Oh ! oui, je serai leur ange gardien, s'était dit la Jeune fille après le départ d'Isseuwa. Bonne Sainte Vierge, vous qui m'avez inspiré cette idée, et qui m'avez mis à même de l'accomplir...

Elle fut interrompue par un cri de bonheur. Paul Isseuwa était derrière elle.

Nous l'avons dit, mais nous le répétons avec intention Paul avait une physionomie douce, intelligente, sympathique au plus haut degré. La morbidité pour le moment empreinte sur ses traits leur donnait un air de souffrance dont un peintre eût facilement saisi le trait. Avec un peu plus d'habitude du monde, moins de modestie, plus d'aplomb, il eût très bien passé pour le fils de quelque noble maison. Il faut si peu de chose quelquefois pour changer la physionomie d'un homme !

L'autre il n'y en a pas. Et il ne reste aucun doute à cet égard en voyant que, depuis la colonie de São-Leopoldo, il s'est fondé d'autres dans le Rio-Grande.

Voyons maintenant ce que dit le message :

« Cet accroissement, Messieurs, (celui des colonies) est, comme vous le savez, d'un haut intérêt pour la province, et même pour l'Empire : c'est un sujet qui renferme des problèmes dont la solution peut lever, en peu de temps, les obstacles qui s'opposent à l'expansion de la richesse et de la puissance brésilienne.

« La colonisation apporte avec elle, pour le pays qui la demande, population, des connaissances variées d'agriculture, et différents procédés des arts utiles : elle augmente la production et la consommation; et en accumulant successivement les capitaux, en développant le travail, elle crée et distribue la richesse.

« Vous savez qu'il existe divers moyens de colonisation. Le meilleur de tous est sans aucun doute l'immigration spontanée (volontaires). Elle ne donne au pays qui la reçoit d'autre travail que celui de destiner des terres, prudemment divisées et bornées, qui, pour un prix raisonnable, permettent de s'établir convenablement.

« Ce genre de colonisation amène avec lui une moralité incontestable, des idées d'ordre, l'intelligence vivifiante, et une certaine somme de capitaux, qui importe beaucoup.

« La colonisation que l'on a provoquée, jusqu'à présent, dans l'intérêt de la province, a été réalisée, presque exclusivement aux dépens de son trésor, soit pour les passages, soit pour les frais de premier établissement et la subsistance des familles, pendant les premières années; et quoiqu'il y eût une clause qui stipulât le remboursement de ces avances, cette clause est et sera d'une exécution difficile.

« Voulez connaître, au moins approximativement, le chiffre des dépenses faites par la province, pour ce service, je me suis adressé à la trésorerie des finances et à la « contaduria » provinciale; et des réponses qui j'ai reçues, il résulte ce qui suit.....»

Le message entre ici dans des détails numériques dont le résultat est que, depuis 1825 jusqu'en mai 1850, la province a employé à cela une somme de 472,314,997 réis; sans compter divers frais, ent'autres, les dépenses assez fortes qui se sont faites dans les colonies, après leur établissement.

« Mais (continue le Message), la force productive du sol rio-grandéen, la bonté de son climat, et enfin les riches conditions de ce magnifique pays, sont telles, que je n'hésite pas à croire que ses colonies florissantes ont remboursé déjà, quoique d'une manière indirecte, des débours aussi considérables.

« Ce n'est pas moi, néanmoins, qui appuierai l'idée de continuer un système si dispendieux. Je crois qu'il suffit que l'administration provinciale prépare des lots ou « datas » de terres fertiles, dans des lieux qui facilitent les transports, pour l'extraction des produits agricoles; et qu'elle attende la colonisation spontanée (volontaire), en fournissant, tout au plus, quelques petites avances pour le premier établissement; mais sans se charger jamais des frais de passage, du moins en thèse générale.....»

Le message passe ensuite aux renseignements qu'on va lire sur les colonies existantes, réservant pour un autre cas des détails plus étendus.

COLONIE DE SÃO-LEOPOLDO.—« Cette belle colonie, dit le président, qui fut fondée en 1824, avec un noyau de vingt-six familles, composées de 122 individus, compte aujourd'hui, par l'effet de sa rapide reproduction et de la nouvelle émigration, 9,678 habitants. Elle se trouve divisée en seize districts; elle possède 9 chapelles et 26 écoles. Sa population laborieuse augmente successivement non seulement les quantités de son importante production agricole, mais encore la qualité de celle-ci. Outre les denrées généralement cultivées dans la province, la colonie commence à fabriquer, entre autres produits, du vin, de la bière et des eaux-de-vie.

Il avait, comme son père, le front d'un penseur, le cœur d'un artiste, l'âme d'un poète. Son activité n'avait d'égale que sa tendresse pour son père, pour sa mère, pour son amour pour Georgette... et Georgette le lui rendait amplement.

Tous les deux, jeune plante dont aucun ver n'avait rongé la racine, dont aucune mouche salissante n'avait défilé le pur calice, dont aucune brise destructive n'avait encore courbé la tête jusqu'à terre, ils s'aimaient saintement pour l'avenir. A leur âge, l'avenir est si beau, qu'on peut bien supporter les petites misères du présent. C'est ce qui soutenait le courage du jeune sculpteur.

—Et la fièvre ? lui dit la jeune fille en lui tendant sa petite patte fluette et rosée.

—Quand elle vous voit, elle s'enfuit, répond Paul le sourire aux lèvres.

—Vraiment ? Savez-vous ce que je viens vous dire ?

—Que vous m'aimez toujours.....

—Pas du tout, Monsieur.

—Ainsi, que vous ne m'aimez plus.....

—Vraiment ! vous savez bien le contraire. Je viens vous dire que j'ai vu ce matin une diseuse de bonheur, une diseuse que j'ai consultée pour vous, qu'elle m'a dit.....

—Voyez ce qu'elle m'a dit ?

—Que nous nous marierions dans six mois.....

—Comme vous y allez ! Elle m'a dit que vous alliez faire une grande fortune.

—Oui, pas mal, si j'en juge, d'après ce que vient de

Le message fait aussi mention de diverses autres productions, ou travaux, comme la culture du tabac et du coton, beaucoup de fabriques de faïence et de poterie etc. etc. Il donne un extrait du rapport du colonel Jean Daniel Hillebrand, médecin et directeur de la colonie. Celui-ci assure qu'on n'y connaît point la pauvreté; et que la prospérité, jamais interrompue, qui a attiré et attirera encore un grand nombre de nouveaux émigrants est due à la persévérance des colons, à la libéralité avec laquelle le gouvernement « a secouru ses besoins, et aux sacrifices sans exemple chez les autres nations, qu'il a faits en leur faveur. »

Entre autres indications, M. Hillebrand propose, et le message l'approuve, de prohiber l'existence des esclaves dans la colonie.

Enfin, la valeur des exportations de celle-ci, est évaluée à plus de 450 millions de réis; celle des rentes publiques et municipales, perçues sur son territoire excède la somme de dix millions de la même monnaie.

COLONIE DE LAS TORRES.— Le président dit qu'il n'a pas encore pu se procurer des renseignements suffisants sur cette colonie. Il sait seulement que les colons sont au nombre de 450 environ, et qu'ils vivent tous dans l'abondance et content de leur sort.

COLONIE DE LAS TRES HORQUILLAS.—Quant au nombre des colons et à tout le reste, il dit exactement la même chose que pour la colonie de las Torres.

COLONIE DE SANTA-CRUZ.— On commença à la former dans les premiers mois de l'année actuelle, sur les bords d'une route (picada) que l'on a ouvert à Rio-Pardo, avec 26 familles, composées de 62 personnes. Cette colonie, composée de gens travailleurs et moraux, et qui recevra de nouveaux habitants, se trouve dans d'excellentes conditions pour prospérer. On a distribué des terres aux colons, suivant la méthode adoptée pour celle de São-Leopoldo; et sous la condition de remboursement graduel, on leur a payé le passage, procuré des outils et un subside en argent.

COLONIE DE MONTE BONITO.— Le colonel Thomas José de Campos, homme riche, entreprit d'établir pour son compte, en 1849, une colonie agricole dans la « Serra dos Tapes », municipio ou arrondissement de Pelotas; mais sur des terrains de sa propriété particulière.

Afin de lui donner une meilleure impulsion, il demanda à l'autorité, et celle-ci lui accorda, de lui céder quelques colons dont elle put disposer, et de lui faire en même temps quelques avances de fonds, sous certaines conditions que le message relate.

Le président se montre disposé à ce que ces avances soient continuées pour les colons actuels, mais non à l'égard des nouveaux qui arriveraient pour le compte de l'entrepreneur.

COLONIE DE DON PETRO II.— Cette colonie est due à une « société auxiliaire de la colonisation à Pelotas », qui se forma dans les derniers mois de 1849, et qui adressa à l'autorité une demande (encore pendante), de douze millions de réis, par livraisons mensuelles de 500,000 réis, remboursables par tiers en 6, 7 et 8 ans. La société, qui a son siège à Pelotas (San Francisco de Paula), est présidée par le citoyen Juan Rodríguez Ribas. Elle forma et présente à la présidence ses premiers statuts et son règlement intérieur. Son capital est de quarante contos de réis, divisés en 400 actions.

Cette société a acheté et divisé en « datas » ou lots, un terrain convenable, composé de 3,045 brasses de front sur une profondeur proportionnée.

Elle a ouvert des correspondances avec l'Angleterre pour se procurer des colons; et elle en a reçu déjà une cinquantaine.

Le message après avoir donné ces renseignements sur chaque colonie, y ajoute des observations générales, relatives aux nouvelles colonies, en faisant les indications suivantes, dont il déduit les raisons.

Que l'autorité nomme dans chaque colonie nouvelle un délégué, pour faire exécuter ses ordres, obtenir des rapports officiels, procurer aux colons un conduit légitime pour leurs pétitions, et

me dire ma pauvre mère.

—Qui sait !

—Est-ce que la fortune et nous nous pouvons jamais avoir à démêler quelque chose ensemble. Bon quand on s'appelle Le'long.

—Vous répugnerait-il d'aller en carrosse ?

—Mais, dame, peut être bien que oui ?

—Si c'était aux conditions que l'on prétendait imposer à mon père.....

—Non, à d'autres.

—A d'autres, c'est différent je ne dis pas non.

—Alors attendez à ce soir vous m'en direz des nouvelles.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Toujours le même, toujours pressé. A qui sait attendre tout vient à point. Monsieur Paul, ajouta la jeune fille en piquettant sur elle même comme une bergère, cette au but d'un rameau.

—A ce soir ?

—A ce soir, dit-il.

IX.

LA PREDICTION.

—Tiens, fit le père en rentrant un instant après, voilà du butin. En les huiant pas mal ça pourra encore faire d'assez bon carreaux pour remplacer ceux de la fenêtre de notre atelier que la Loire nous a emportés.

Et il passa au jeune homme une liasse de journaux qu'on lui avait remis dans la rue.

fiscaler l'emploi des fonds supplémentaires que la province pourait être dans le cas d'avancer.

Que ces suppléments ne soient pas totalement refusés pour des frais particuliers de colonisation; mais qu'ils soient limités, en établissant un maximum qui ne puisse être dépassé.

Que pour le présent on vienne en aide à l'immigration spontanée; mais qu'à l'avenir on la laisse se développer d'elle-même; car elle trouverait plus d'attrait dans les petites propriétés achetées tout d'abord, moyennant la cession systématique des terres publiques, que dans les clauses des entreprises particulières, quelque avantageuses qu'elles soient.

FRANCE.

ASCENSION DE MM. BARRAL ET BIXIO.
L'Événement publié, sur la seconde ascension de MM. Barral et Bixio, les intéressants détails qui suivent :

« MM Barral et Bixio ont essayé une nouvelle ascension, sans se laisser décourager par le peu de succès de la première, entreprise, suivant le dire de M. Arago, avec plus de témérité que de courage. Ils voulaient, cette fois, avoir une éclatante revanche de leur déconvenue passée. Aussi, pourquoi s'entêter à vouloir conduire soi-même un assez mauvais ballon, quand, moyennant une légère dépense, ils pourraient en avoir d'excellents, avec de bons conducteurs habitués à ce genre de locomotion; en prenant ou Green, ou Godard, ou Lepoitevin, ils auraient des aérônutes à l'épreuve et n'auraient qu'à s'occuper de leur affaire. Ils ont été en pour-parler pour celui de M. Lepoitevin; mais ils voulaient le conduire eux-mêmes, et celui-ci n'a pu vouloir leur livrer son gogues-pain.

Vendredi matin, le ciel était favorable, on se disposait à s'enlever; le départ était fixé pour dix heures du matin, mais à onze heures, c'était à peine si l'aérônaut était gonflé, et, d-ja, le ciel se couvrait de nuages; vers trois heures, un nouveau averse tomba sur Paris; enfin, vers quatre heures, malgré le temps humide et couvert, les aérônutes, pensant qu'il serait utile d'expérimenter, dans un tel état hygrométrique, et ne voulant pas laisser inutiles les dépenses faites, se décidèrent à partir.

Ils étaient bien munis d'instrumens de toute sorte. M. Regnault leur avait donné les instructions les plus précises; aussi les expériences faites, quelque peu vraisemblable qu'elles puissent sembler dans leur résultat n'en ont pas moins une grande importance.

Le Ballon était celui de M. Delcour, avec un long appendice inférieur de sept mètres de long ouvert par le bas pour laisser au gaz une libre issue.

Au dessous, à quatre mètres, pendait la nacelle.

Voici le résumé du journal des aérônutes, lu, aujourd'hui, à l'Académie des Sciences, par M. Regnault.

Départ: 4 heures 3 minutes. — Le ballon s'enlève lentement, et se dirige vers l'est.

On jette du lest, et il s'élève assez pour rencontrer une brume légère.

4 heures 6 minutes. On atteint 750 mètres de hauteur.

4 — 8 — — — — 999 —

4 — 9 — — — — 1,244 —

4 — 11 — — — — 1,484 —

Ca vient de Paris, ajouta-t-il, et je ne voulais les recevoir. Mais le facteur m'ayant assuré qu'ils étaient bien pour moi, ma foi je les ai pris. Du papier, ça sert toujours à quelque chose.

Paul, machinalement, les lisait.

—Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? reprit le père; Parle-t-on toujours de la....

—Ah ! mon Dieu ! s'écria le malade.

—Quoi donc ?

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ?

—Es-tu bête, toi, avec tes ah ! et tes oh !

—Si vous saviez mon père !

—Mais quoi ?

—Il n'est bruit que de vous dans tous les journaux.

—Que de moi ?... tu radotes.

—Voyez plutôt, dit le jeune homme en portant une des feuilles à son père.

En effet, comme d'un commun accord, rendant justice à l'habile successeur de Bernard Palissy, tous les organes de la publicité s'escrimaient à qui porterait le plus haut son mérite. Pas de louange qu'on ne lui prodiguât. Toutes les trompettes de la renommée résonnaient pour lui C'était le plus grand artiste de son siècle. On lui volait d'un seul coup les honneurs du Capitole, en attendant ceux du Parnasse.

B. S.

(La suite à demain.)

nu
tre
de
ne
pè
dic
ga
sur
Alc
rou
nus
voy
et
dist
blat
dan
" velle
rapi
sous
" une
de A
que,
" pèdi
le ba
le bi
l'un d
momé
desce
Vers
90 au
zéro à
" F
heures
à 69
min d
vaial
les in
trumer
minim
390 di
gèle le
n-ls
" L
nu 39
siq
C'es
d'Italie
qui au
racles.
Il ne
Fossum
deux fil
n'édifi
ples, a
à en fab
A Ri
encadré
à une d
même c
ouvert b
boiteux
les perso
de leur c
visions e
dons.
Jusqu
saient co
qui empo
les sarcas
bon, et il
compté sa
à tout.
C'est
s'est pas
dignes de
public not
d'incrédul
que les mi
créans, ma

« A ce moment, un vent frais s'éleva, et ils virent les nuages se diriger vers Paris.

« 4 heures 14 minutes. On eut 9 degrés au baromètre; 2,013 mètres de hauteur.

« 4 heures 15 minutes 2,570 mètres.

« 4 — 20 — Température, 0,5 hauteur, 3,752.

« 4 — 25 — 90 au-dessous de 0,5,122 mètres de hauteur.

« A ce moment, on arrête la marche ascensionnelle de l'aérostat, auquel il venait de se faire une petite déchirure à environ 150 de l'orifice de l'appendice. On se trouvait au milieu d'une foule de petits gâteaux, dont la chute causait une sorte de crépitation sur le papier où les voyageurs prenaient leurs notes. Alors un phénomène fort curieux se manifesta: les aéronautes, qui se trouvaient au milieu d'une couche de nuages, dont ils évaluèrent la profondeur à 5,000 mètres, voyaient en même temps au-dessus d'eux le soleil pâle et sans rayons, et au-dessous, à peu près à la même distance, la même image réfléchie parfaitement semblable. Ce singulier phénomène les accompagna pendant dix minutes environ.

« Le mouvement ascensionnel reprit après une nouvelle projection de lest; mais la température baissa très rapidement et arriva en quelques instants à 280 au-dessous de zéro.

« A 4 heures 32 les nuages s'écartèrent, et l'on vit une place bleue dans le ciel. Au moyen du polariscope de M. Arago, on put voir la lumière polarisée, tandis que, sur les nuages, elle ne l'était pas.

« Un nouveau mouvement ascensionnel porta l'expédition à 7,004 mètres. Mais là, il fallut s'arrêter: le ballon fuyait; on se hâta de faire une prise d'air dans les ballons de verre apportés ad hoc, mais le tube de l'un d'eux se cassa. A 4 heures 50 minutes, le thermomètre marquait plus de 370 au-dessous de zéro. La descente commença alors, mais tout à fait involontaire. Vers 5 heures 2 minutes, on revint à 4,503 mètres avec 90 au-dessous de zéro pour la température. On retrouve zéro à 2,695.

« Enfin, le thermomètre marqua plus 20, et vers 5 heures 30 on est arrivé à Epoux, près Coulommiers, à 69 kilom. de Paris. Il fallut aller retrouver le chemin de fer de Strasbourg, mais les routes étaient épouvantables, le cheval s'abattit, la charette où étaient les instruments et le ballon faillit verser, plusieurs instruments se cassèrent, et surtout grâce au thermomètre à minima de M. Vallerden, on vit qu'on avait eu jusqu'à 390 de froid, juste 1 de moins de la température où gèle le mercure. On avait emporté des pigeons, mais on ne les a pas retrouvés.

« — Peut-être, dit M. Arago, ont-ils été gelés. »

« L'assemblée rit. »

FIN D'UN MIRACLE.

C'est l'Opinion de Turin, l'un des meilleurs journaux d'Italie, et le plus redoutable adversaire du parti clerical, qui annonce cette déconvenue des entrepreneurs de miracles.

Il ne s'agit ni de la madone de Rimini, ni de celle Fossombrone, ni de don Grinaschi de Piémont, ni des deux filles de la Bohême. Le parti clerical, voyant qu'il n'édifiait pas le monde par la science et les bons exemples, a voulu y suppléer par les miracles, et il s'est mis à en fabriquer aux quatre points cardinaux.

A Rimini, il a fait remuer les yeux d'une madone encadrée; à Fossombrone, un Monseigneur a fait cadeau à une de ses amies d'une autre madone qui se livre au même exercice; à Einsiedlen, les moines, à leur tour, ont ouvert boutique et ont offert de redresser les jambes des boiteux et de guérir de toutes sortes d'infirmités toutes les personnes de la société qui voudraient bien les honorer de leur confiance; en Bohême, deux petites filles ont des visions et s'entretenaient journellement avec la madone.

Jusque là tout marchait assez bien; les recettes se faisaient convenablement, et les entrepreneurs de miracles qui empochaient l'argent des fidèles en même temps que les sarcasmes et le mépris publics trouvaient le métier bon, et ils se disposaient à l'étendre. Mais ils avaient compté sans le commissaire de police. On ne pense pas à tout.

C'est dans un village, aux environs de Vienne, que s'est passé l'histoire racontée par l'Opinion, les prodiges de ce genre se représentant rarement devant un public nombreux et composé nécessairement de beaucoup d'incrédulités, ce qui prouve, quoi qu'en pense l'Opinion, que les miracles ne sont pas faits pour convertir les mécréants, mais pour affermir les ignorants dans leur croyance

et surtout, comme elle le dit très bien, pour provoquer d'abondantes aumônes. Or, les incroyables ont le cœur trop endurci, pour délier facilement les cordons de leur bourse. Voici l'histoire:

Une femme de Schleimbach, appelée Julie Weisskirchen, était devenue la rivale de Saint François d'Assise. Comme lui elle montrait les plaies de Jésus Christ, mais elle montrait, en outre gravées sur son front, les initiales I. N. R. I. avantageuse distinction dont n'a jamais pu jouir le patriarche de l'ordre séraphique. Un autre avantage de la bienheureuse Julie Weisskirchen sur le père François, c'est que, chaque vendredi, le sang sortait en abondance de ses plaies.

Malheureusement, les autorités publiques, quand elles ne sont pas composées de prêtres, sont en général peu disposées à croire aux miracles. C'est ce qui est arrivé à Vienne. L'autorité a envoyé une commission pour examiner le fait; mais le curé, co-intéressé de la société, et qui prenait sa part des aumônes, a soulevé des paysans, et les commissaires durent prendre la fuite pour n'être pas massacrés.

Le curé ne laissait approcher personne de la sainte, c'est lui-même qui l'installait dans la niche, qui offrait à la stupéfaction du public, admis seulement à une distance calculée. Mais le médecin qui faisait partie de la commission, ayant réussi à tromper la surveillance du curé, s'introduisit auprès de la sainte un peu avant les préparatifs du miracle; il était entré incrédule comme quatre, quand il eut vu, il le devint comme cent.

L'autorité, avertie de nouveau, renvoya la même commission, mais, cette fois, escortée d'une compagnie de soldats. La commission se livra à l'examen qui lui était demandé: et, après s'être bien convaincue de l'existence non du miracle mais de l'imposture, elle envoya la sainte à l'hôpital et le curé en prison.

Ainsi finit le miracle. L'Univers fera bien d'engager le curé de Rimini, celui de Fossombrone et compagnie, à ne pas aller donner des représentations à Vienne.

FAITS DIVERS

Hier, au beau milieu de la halle aux de Paris, on voyait un sac de farine, au sommet duquel était planté un superbe bouquet de fleurs. C'était le premier sac de farine provenant de froment nouveau qui apparaissait à la grande halle, par laquelle passe tous les ans plus d'un million de quintaux métriques de farine.

Dans l'une de ses dernières ascensions, M. Godart s'était laissé tomber, le soir, dans un village peu éloigné de Paris. Il avisa une maison éclairée, et, du haut de la frêle nacelle, il demanda qu'on lui prît secours, et que l'on tire la corde qu'il a jetée sur la terre. Cette maison était celle du maire. Le magistrat municipal mit le nez à la fenêtre: « Monsieur, ce n'est pas l'heure de voyager, dit-il tranquillement à l'aéronaute, je vais me coucher, je vous engage à en faire autant! » Et il referma ses volets. Heureusement, pour M. Godard, quelques ouvriers dansaient et buvaient dans une autre maison. Il put se faire entendre d'eux, et obtint tous les secours nécessaires. On fit mieux, on donna au voyageur une joyeuse et complète hospitalité pour le dédommager de la sauvage réception de M. le maire de l'endroit.

On écrit de Mascara: « Le 7 mars 1850, trois soldats du 1er bataillon d'Afrique manquaient au travail. Ils avaient quitté leur compagnie pour aller fricoter à l'auberge, située à la tête du pont d'Habra. Que s'est-il passé entre eux dans ce lieu isolé? Dieu seul peut le savoir! Mais voici la péripétie et le dénouement de ce drame à huis-clos. Vers quatre heures de l'après-midi, les trois délinquents rentrèrent isolement au camp; les deux premiers cassèrent leur fusil, en prononçant force imprécations contre la servitude militaire, le troisième, nommé Defrance, prit son arme au faisceau, la chargea, n'oubliant pas surtout de placer soigneusement la capsule sur la chemise. »

« Sur ces entrefaites, le capitaine entra, courir sur son chef, l'ajuster et faire feu, ce fut l'affaire d'un moment, d'une minute, d'un éclair. Heureusement, la balle passa entre la figure du capitaine et celle du lieutenant qui causait avec lui dans ce moment, et n'atteignit personne. Dufrance, voyant qu'il avait manqué son coup, s'écria avec le plus grand froid: « C'est toi, maudit capitaine, que je voulais tuer: mais puisque j'ai été si maladroit, je sais ce qui me revient: qu'on me conduise donc à Mascara, et que cela finisse. »

« Le premier conseil de guerre d'Oran a été saisi de cette grave affaire, et, le 18 avril dernier, a condamné l'assassin à la peine de mort. Defrance avait adressé à M.

le président de la République une demande en grâce ou en commutation de peine: mais, ayant été indigné de cette faveur, il est parti d'Oran, le 8 de ce mois, pour aller expier son crime, devant ses camarades, à Mascara. Arrivé à une heure de l'après-midi dans cette place, le coupable avait subi, à deux heures, la rigueur de la justice humaine. La discipline militaire était vengée. Defrance a succombé avec courage. »

— Les journaux anglais annoncent l'arrivée en Angleterre du Mahomet des tortues: n'étant pas à même de vérifier l'extrait de naissance de ce patriarche chelonien, nous reproduisons le fait sous la responsabilité de nos confrères d'outre-Manche:

« Samedi, un grand nombre de personnes se sont rendues à Wuuwich pour y voir la tortue apportée du cap de Bonne-Espérance sur le sloop à vapeur le Geyser. Cette tortue paraît jouir d'une excellente santé; elle fait sa promenade habituelle sur le pont du bâtiment, et son pas ne change point, même ayant sur son dos une personne d'une corpulence ordinaire; elle a 179 ans. Son âge a été constaté par les familles à qui elle a appartenu avant qu'on l'envoyât en présent à la reine. Pendant le voyage, elle n'a reçu que de citrouilles, dont on s'était muni, avant le départ, pour son alimentation. »

Nous lisons dans le *Mobacher*:

« AUMALE. — Toutes les tribus kabiles, depuis les Ouled-el-Azize jusqu'aux Beni-Aissi, sont occupées à détruire les sauterelles qui ont envahi le pays. Leurs efforts ont été couronnés de succès; comme ils se sont mis à l'œuvre au moment où les sauterelles venaient d'éclore et lorsqu'elles n'avaient pas encore d'ailes, ils ont réussi à faire disparaître presque entièrement ce nouveau fléau. »

« Le succès qu'ils ont obtenu dans cette circonstance doit servir de leçon et prouver aux autres tribus dont les récoltes seront attaquées par les insectes, qu'avec de la persévérance et en utilisant le travail de tous les membres de la tribu, l'on peut conjurer les désastres qu'ils font craindre. »

« Des caravanes du Sud sont venues en assez grande quantité chercher des grains du côté d'Aumale; le prix s'y maintient encore à un taux raisonnable. »

PARTIE COMMERCIALE.

DEPECHE D'OUTRE MER

Vaillant Adolphe — 1 caisse saucissons.
J. M. Monteiro — 1000 buch.
Scotti y Mazzini — 92 sacs m-i: 33 surons d'herbe mate.
Saran et Bernard Bey — 28 colis marchandises.
Monjardin — 257 caisses savon.
J. Massera — 62 b'gues 29 poutres 4 paucos 2 caisses souliers.
Burle fils — 1 caisse instruments de musique.
Dupleix — 1195 paniers pommes de terre 145 caisses fromages de Hollande 49 pate grasse.
Puyo — 25 bordelaises vin 175 caisses vin absinthe cognac et frontignan.
Berthold — 12 bordelaises vin 10 caisses absinthe 1 ballon monture de bûtes 5 idem beurre.
Lauzon — 7 barils œufs.

ENTRE A L'ENTREPOT

Urioste et Burzaco — 40 pipes vin.



MARINE.



ENTRÉES.—Du 23.

Rio de Janeiro le 3 courant brick anglais *Urgent*, de 314 tonx. cap. William Emberton. à José Enos avec 300 damejeannes g-nière 40 b's vin 188 sacs café 100 idem riz 93 roueaux tabac 30 balles idem 997 c. savon 100 idem chandelles 1 idem allumettes 4 c. cigares 60 damejeannes et 20 b' orge mondé 250 bla grasse 109 bla viande de porc 11 id. de bœuf 60 id. lard sale 210 c. et 100 paniers pommes de terre 5 c. confitures 100 jambons 199 c. et 1 baq fromages 58 sacs pois 400 c. vermicelle 40 tins de morue 1 c. cartes à jouer 400 et demi cuirs tannée 21 c. meubles 6 balles paille 41 id. papier 270 b's beurre 202 et demi id. idem 150 c. huile.

Manifeste du brick anglais *Ma hilde*, 10 boucaux sel 10 id. pois secs 4 id. et 1 panier salaisons 3 boucaux peinture 110 jambons 40 fromages 246 tonx. charbon de terre 26 c. marchandises 5 b'ts idem.

Moules hors du port.
Bordeaux trois mats français Amérique.
Cette le 25 août brick sarde Prudenza.

RECOIVENT CORRESPONDANCE.

Pour Rio de Janeiro le vapeur de S. M. B. R. A. mann reçoit la correspondance à la poste jusqu'à 11 heures du matin.

Pour Buenos Ayres vendredi prochain vapeur américain William J. Pease reçoit la correspondance jusqu'à 5 heures du soir du même jour.

Avis Divers.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé *Revolution de Février de 1848* qu'il peut se présenter pour choisir leurs primes qui sont arrivées par l'Arctique et qui se composent :

- 1° une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades
- 2° une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans
- 3° une pendule représentant la sainte famille
- 4° une pendule représentant un laboureur
- 5° une pendule dite œil de bœuf.
- 6° un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livraisons qui feront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pied représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Legrand d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :
20 patacons l'ouvrage complet.
5 patacons le volume.

12 patacons la livraison.
Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'articles de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaire pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

AVIS.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM. les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décentes, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit dans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vaillant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle de la santé et de la maladie suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par F. V. Raspail, 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Gaux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Médecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la médication de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in 32 relié.

"Le Pharmacien de soi-même", contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les mêmes, 1 petit vol. in 32 relié.

AVIS.

Une nourrice jeune et saine ayant perdu son enfant nouveau né, et demeurant entre le Cordon et la Aguada désirerait trouver un nourrisson.

S'adresser au bureau du Patriote.

Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIÉS,

NOUVELLEMENT ARRIVÉS DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODERES,

Rue de las Camaras Nos. 41 et 43.

"Ambert" Esquisses historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures infolio demi rel. veau. 1 d.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de France. 2 id.

"Villeneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec 14 gr. in-4° demi rel. chagr. 1 id.

"Philippote aux" Le siècle de Napoleon. cartonne. 1 id.

LITTERATURE.

"De Girardin. De l'instruction publique en France. in-18 demi rel. maroq. 1 id.

"Delandine". des Ages héroïques. 1 id.

Id. de la Terreur. 1 id.

Id. de l'Empire. 1 id.

Id. de la Gaule. 1 id.

Id. Renaissance sociale. 1 id.

Id. Conjurations. 1 id.

Id. de la Restauration. 1 id.

Id. du Consulat. 1 id.

Id. du Christianisme sous la Tente. 1 id.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote :

Les Peches Capitaux.

L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les élégants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS

rue de las Camaras n° 148.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy rue de Missiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Avis

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la passive.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

ET

Orientale.

Le sieur Hebert Ce estin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon goût, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISSONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M. Auguste Despouy, rue des Missions n. 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible: cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148